

Luc Dardenne

Sur l'affaire humaine

Éditions du Seuil

ISBN 978-2-02-108406-1

© Éditions du Seuil, mai 2012

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

Cher Maurice,

Voici la dernière mise en ordre de mon texte
Sur l'affaire humaine.

J'ai commencé à l'écrire en mai 2007 en prenant des notes à propos de deux personnages qui sont devenus Cyril et Samantha dans le film *Le Gamin au vélo* (2011) réalisé avec mon frère.

J'essayais de comprendre ce que pouvait vivre dans sa tête un gamin solitaire, abandonné, comment la violence des coups qu'il recevait pouvait ne pas générer chez lui une violence

aussi destructrice que celle qui le détruisait. J'essayais d'imaginer l'amour d'une femme, d'une mère, qui peut-être pourrait apaiser cette violence et permettre à cet enfant de trouver son enfance, de sortir des souffrances et des peurs dans lesquelles survivent ceux qui ne peuvent faire confiance à personne.

Prenant ces notes au fil des jours, je fus comme contraint de les relire et de les récrire, comme si je devais descendre plus profond. Pourquoi cette contrainte ? Vraisemblablement parce que Cyril et Samantha réveillèrent en moi des choses qui accédèrent à une telle intensité que je ne pus plus m'en détourner et sans doute aussi parce que l'écriture a ce pouvoir étrange de donner une nouvelle vie à ce qu'elle attrape dans ses signes. Chaque moment d'écriture achevé devenait une nouvelle nourriture que mon esprit se devait de tourner et retourner, mâcher et remâcher, m'emportant ainsi dans une rumination de questions, d'énigmes de plus en plus obsédantes, assiégeant sans relâche

ma vie d'éveillé et d'endormi. C'est, je crois, pour me libérer de cette contrainte que je t'ai parlé de ce texte il y a quelques mois et qu'aujourd'hui je te l'envoie.

Comme je te l'ai dit lors de notre conversation, cette « affaire humaine » s'est révélée être aussi une « affaire de Dieu », une affaire concernant la naissance de cet Éternel dont la mort nous laisse entre nous, entre êtres humains, entre mortels, qui désormais essayons de vivre sans sa consolation multiséculaire.

Dans cette enquête menée avec les moyens du bord, il y a beaucoup de choses que je n'ai pu éclaircir, sans doute aussi beaucoup de choses plus triviales qu'originales. J'espère malgré cela avoir pu approcher et laisser parler le « minuscule et fragile corps humain », celui de l'enfance.

Je te confie donc ce texte, ce livre.

Luc

I

1

La mort de Dieu. Nietzsche était dans l'excitation de l'instant du sentir, dans la fébrilité de l'annonce de la bouleversante nouvelle. Heidegger arrive après, il enregistre l'acte de décès, en tire la conséquence de la solitude mortelle de l'individu. L'homme devient alors l'« être-vers-la mort » et, avec angoisse et résolution, s'ouvre à elle comme à ce qui lui est le plus propre. N'est-ce pas déjà cela que venait de révéler l'« aventure intérieure » d'Ernst Jünger, le fier et ébloui combattant de la Grande Guerre ? Sa vie au milieu des explosions destructrices ne fut pas la peur et la souffrance

du « minuscule et fragile corps humain » de Walter Benjamin qui se suicida à Port-Bou mais le contact avec une « force supérieure » : l'expérience d'une nouvelle étreinte métaphysique au cœur même de l'« orage d'acier » ! La mort ! Enfin ! À nous deux, la mort ! Ou plutôt à Toi ! Ou plutôt à Elle ! À sa fascinante autorité ! À l'être qu'elle révèle à l'homme sans Dieu, enfin prêt, disponible, ouvert !

Et si dans cette nouvelle étreinte se cachait les tremblements encore inavouables d'un « minuscule et fragile corps humain » ? Si le recours à la mort pour exprimer notre être véritable avait été celui d'une pensée qui, ne pouvant accepter la découverte de notre mort amputée de Dieu, avait choisi de défier cette mort ? Si devoir vivre notre mort sans Dieu avait montré que cette mort de Dieu était une affaire qui nous concernait au-delà de ce que nous pouvions penser ? Une affaire dont l'enjeu échappait à tous nos soupçons ? Une affaire qui

recelait une violence extrême, insupportable, jusqu'alors inconnue de l'homme éduqué? Y aurait-il au cœur de la résolution de l'être-vers-la mort un refus de cette mort passionné, impensé, inséparable de l'acquiescement à une mort amputée de Dieu? Solitude, grandeur et courage d'un être résolu à aller vers la mort comme masque d'un deuil impossible qui ne pouvait pas complètement rester sous le masque?

Comment accepter cette mort de Dieu nous livrant à notre mort sans Dieu? Comment l'accepter sans se jeter dans de suppléantes et funestes consolations? Comment? Est-ce possible? Que répondre à la question de Franz Kafka, à la modeste question, si humaine question qu'il nota dans son journal, le 19 octobre 1917: «Est-il possible de penser quelque chose d'inconsolable? Ou plutôt quelque chose d'inconsolable sans l'ombre d'une consolation?»

Je ne veux pas ressusciter un Dieu mort ni le recycler en un « Dieu absent » mais descendre en moi-même pour entendre la modeste question de Kafka.

2

Dieu mort, nous ne pouvons plus mourir de la même façon. Son amour, sa consolation, sa protection, son éternité ne nous soutiennent plus, ne nous sauvent plus. Nous avons sans doute pu envisager sa mort parce que l'amélioration de notre sécurité d'être vivant permettait de nous passer de ses services, mais nous ne soupçonnions pas la terrible solitude de mortel dans laquelle cette mort nous laisserait.

Comment accepter cette solitude absolument sans recours ? Comment l'accepter sans mauvaise foi ? Comment énoncer la mort de Dieu sans s'entendre murmurer qu'il est encore en

vie? Comment vivre cette solitude mortelle dans la chambre close de l'univers sans se ménager une porte dérobée? Comment vivre cette solitude humaine sans Dieu, l'accepter vraiment, y reconnaître enfin notre condition sans faire appel à de nouveaux « dieux », de nouveaux doubles, de nouvelles étreintes d'éternité?

Ne pourrais-je pas accepter cette solitude de mortel en faisant simplement appel à autrui, mon semblable? Ne pourrais-je pas vivre une relation, une surprenante et vivante relation qui, sans nier mon individualité, me ferait sortir de mon terrible isolement face à ma mort et me rendrait joyeux? N'y a-t-il pas une joie humaine, si humaine, à être à plusieurs, à se rencontrer, à échanger, à être en relation, à converser? N'est-ce pas cette joie qui me fait oublier ma mort et me dit que la vie vaut la peine d'être vécue? Oui, c'est ce que je sens, je pense, mais soudain ce sentiment, cette pensée s'effondrent.

Avons-nous vraiment accepté la mort de Dieu ? L'avons-nous pensée jusqu'au bout ou avons-nous renoncé en investissant ailleurs notre désir d'éternité ? L'éternité procurée par Dieu n'a-t-elle pas été recyclée dans d'autres formes d'éternité : sociale, nationale, raciale, scientiste ? Celle de notre époque post idéologique ne consiste-t-elle pas à accélérer le temps sagittal et irréversible jusqu'à sa disparition, à pulvériser sa ligne en une poudre d'instant, à l'exploser en billes de pur présent, d'instant absolument investis, possédés, donc éternels ? Le corps, l'être le plus temporel, le plus mortel qui soit, n'est-il pas le plus investi par un désir d'éternité s'acharnant à lui enlever toute marque du temps, à renverser son irréversibilité, à le figer en un perpétuel présent, à nier et renier son âge ?

L'âge! L'âge! On le tait! Il nous tient! L'être a toujours un âge, est toujours un âge. Puis-je accepter le temps, ne pas fuir ma mortalité? Puis-je reconnaître ma faiblesse constitutive, réelle, indéniable de mortel, sans inventer, sans que s'invente à mon insu un nouvel appel au secours, une nouvelle demande d'éternité consolatrice? Encore la question de Kafka.

4

Questions à Heidegger. L'«angoisse» qui ouvre à la possibilité suprême de l'«être-vers-la mort» ouvre-t-elle réellement à ma faiblesse de mortel? En même temps qu'elle atteste l'acceptation de mon irrévocable mortalité, et donc de la mort de Dieu, ne comble-t-elle pas aussi une demande d'assurance, de sécurité, de certitude dernière, absolue? Comme si se tenir dans la possibilité du néant comblait, comme

si l'angoisse permettait de sortir du temps, comme si paradoxalement elle protégeait du temps qui va à la mort, comme si elle procurait un arrêt, une suspension du temps, du vif, de l'aigu du temps, une possibilité de ne pas naître, d'être déjà mort avant de mourir. Sur le point de m'ouvrir à ma faiblesse de mortel, elle m'évite d'éprouver cette faiblesse en m'isolant du temps.

Qu'est-ce que la « résolution » à « être-vers-la mort » ? N'est-ce pas un accès de vertige où culmine la montée de l'angoisse, une bouffée de puissance pure, de présence éblouissante de soi à soi qui isole du temps, de ce temps qui est relation concrète, réelle avec le fait de mourir, de ce temps où vivre se réduit soudain à mon extrême faiblesse de mortel ? La finitude du « Dasein » ne maîtrise-t-elle pas encore le temps, s'est-elle abîmée jusque dans le temps qui vient comme le couteau vers la gorge ? Peut-être est-il impossible d'aller plus

loin dans la pensée de la relation à ma mort ?
Toute pensée de la mort n'est-elle pas déjà déni
de cette mort ?

Après avoir posé sa modeste question, Kafka proposait ce début de réponse : « Il y aurait un expédient dans le fait que la connaissance comme telle est consolation. » L'angoisse et plus encore la résolution seraient des formes de connaissance de la mort, elles permettraient de suspendre le temps qui me met à la merci de la mort, elles seraient encore des consolations face à l'inconsolable, des révocations de l'irrévocable, des possibilités de ne pas être dans cet état d'exposition totale, cet état d'« impossibilité de toute possibilité » (Levinas).

Y a-t-il un affect qui pourrait nous révéler ou tout au moins nous porter au plus près de cet état d'exposition totale de l'être humain à la mort, de cet état extrême de l'être humain privé de toute connaissance, de toute consolation ?

Freud a montré que les illusions étaient des réalisations du désir. Dans le cas des illusions religieuses et de toutes les illusions idéologiques investissant un absolu, il s'agit de la réalisation d'un désir de très grande puissance. Au fond de ces croyances en un absolu, de ces possibilités d'investissement psychique maximal, se tient le désir fou de l'éternité, le désir fou de posséder absolument le temps, de ne plus être limité par lui, de lui échapper. Qu'est-ce qui, dans notre être le plus intime, insiste, persiste à nous rêver ainsi absolus, éternels? Comme si l'être humain, malgré tous ses savoirs, désirait par-dessus tout ne pas savoir qu'il allait mourir.

Pouvons-nous savoir que nous allons mourir?

À hue et à dia dans les propositions du *Tractatus* de Wittgenstein. Nos mots sont les limites de notre monde. Il n'y a pas d'autre monde. Nous sommes les mots, nous sommes le monde, nous sommes le tout. Rien en dehors de lui! Impossible d'en sortir! Nous voulons en sortir! Pourquoi? Pour chercher quoi? Nous n'avons rien perdu. Tout est là, il suffit de bien diriger nos mots. Pourquoi ne le faisons-nous pas? Pourquoi nous obstinons-nous à mal tenir nos mots? Pourquoi les laissons-nous s'emballer, se précipiter hors du monde? Pourquoi? Pourquoi vivons-nous avec le sentiment d'avoir perdu quelque chose qui serait hors du monde? D'où provient ce sentiment?

Autre manière de poser la question : pourquoi avons-nous le sentiment qu'une part de nous-mêmes n'est pas au monde, qu'une part de notre être échappe au temps?

Pour Spinoza, notre désir d'être est notre être, nous sommes ce désir d'être, nous ne pouvons qu'être entièrement contenus par lui, être dedans, l'affirmer. S'efforcer de ne pas être est impossible, « aussi impossible que le fait que quelque chose surgisse de rien ». Oui, ce désir d'être, je le sens, c'est lui qui fonde mon désir d'agir, de vivre, je le sens mais parfois je ne sais plus, je perds cette sensation, je sens qu'il y a aussi en moi quelque chose qui ne désire pas être, quelque chose qui est et ne surgit pas de rien, qui serait comme de l'être désirant ne pas être, ne pas naître, ne pas vivre, ne pas désirer, ne pas affirmer, ne pas nier, de l'être qui serait au-delà ou en deçà de tous ces mouvements et qui parfois m'attirerait plus que tout. J'écris « parfois » car il ne m'attire pas toujours et j'écris au conditionnel car cette attirance n'est pas fatale puisque je suis effectivement venu

Le Seuil s'engage pour la protection de l'environnement

Ce livre a été imprimé chez un imprimeur labellisé Imprim'Vert, marque créée en partenariat avec l'Agence de l'Eau, l'ADEME (Agence de l'Environnement et de la Maîtrise de l'Énergie) et l'UNIC (Union Nationale de l'Imprimerie et de la Communication).

La marque Imprim'Vert apporte trois garanties essentielles :

- la suppression totale de l'utilisation de produits toxiques ;
- la sécurisation des stockages de produits et de déchets dangereux ;
- la collecte et le traitement des produits dangereux.



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL

IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI

DÉPÔT LÉGAL : MAI 2012. N° 107908 ()

Imprimé en France